

– sont gommés. Tous les personnages sont anonymes. Seuls quelques noms de rue suggèrent que la ville évoquée est Beyrouth. Une ville du bout du monde qui ressemble à un no man's land.

L'indétermination du temps s'ajoute à celle de l'espace. Se déroulant sur treize ans, les années d'adolescence du héros, ce récit est remarquable par la densité des instants dépeints : ceux d'un quotidien plein d'humanité mais sans événement ni action. Ce pourrait être dans n'importe quelle ville, à n'importe quelle époque, l'histoire de n'importe quel jeune homme démuné de moyens et disgracieux. Et c'est là que paradoxalement, le roman rejoint le conte dont il paraissait si éloigné au départ.

Il était une fois un être si malhabile et défavorisé qu'il n'osait se montrer aux autres. Son père était si accroché au passé et si craintif vis-à-vis de l'avenir qu'il habitait « *les ruelles de sa mémoire* ». Tout cela dans une étrange ville à moitié détruite qui tarde à renaître.

Le miracle ici, c'est que quelqu'un entende cette parole singulière d'un jeune homme ignoré de tous. Miracle de l'écriture qui mime la voix des sans-voix.

—SALOUA BEN ABDA

MOHAMED ABI SAMRA. *L'homme que je fus*. ROMAN TRADUIT DE L'ARABE (LIBAN) PAR FRANCK MERMIER. PARIS, ACTES SUD-SINDBAD, 2007, 124 P.

Quand parut le roman en arabe du Libanais Mohamed Abi Samra, en 1995, la critique en rendit largement compte car il suscita l'étonnement et la curiosité – l'auteur étant jusque-là inconnu. Pour la première fois, souligna-t-on, un roman présentait une figure maternelle profondément négative ; pour la première fois, la femme occidentale était laide, dénuée de cette séduction qui la caractérisait jusque-là dans les romans arabes ; la vision de l'Europe y était inhabituelle. Jusqu'ici, des jeunes gens naïfs et pleins de désir d'ouverture se retrouvaient dans la capitale française, capti-

vés par ce centre des Arts, de la Tolérance et de la Liberté – de la vraie vie, en somme.

Rien de tout cela dans ce roman de la désolation morale et de la décrépitude généralisée.

Un anti-héros, indifférent à tout, circule dans la sinistre périphérie de Lyon. Il porte sur son environnement un regard sombre, projetant partout les mêmes images de ruines, détritiques et bâtiments délabrés. A la manière de Chateaubriand qui, derrière tout paysage méditerranéen, même le plus ensoleillé, voyait les ruines de la Grèce et de la Rome antique, ce personnage – le narrateur – transpose à Lyon un monde fait de débris et d'odeurs désagréables, celui qui lui colle à la peau depuis l'enfance, et ce de manière irrémédiable.

On pourrait penser que cette négativité relève d'une stratégie de revanche à l'égard d'un Occident trop admiré jusque-là dans les romans. Mais il semble qu'elle tienne à la conscience malheureuse d'un personnage dont le point de vue donne à entendre les frustrations et ressentiments, et parfois les sentiments d'isolement propres à tout exilé. Les souvenirs de la vie au Liban sont pourtant malheureux et ce n'est guère la nostalgie qui enlaidit le présent, c'est au contraire la mémoire qui transporte souffrances et blessures. La réalité extérieure n'existe pas pour cet homme, contaminé qu'il est par des bribes tenaces du passé, des surgissements inopinés de moments antérieurs. L'écriture se déploie ainsi d'un territoire à l'autre, du Liban à la France, en allers-retours brusques, sans transition. Si le roman d'Abi Samra a intrigué par sa nouveauté, c'est plutôt du côté de cet éclatement de la temporalité et de la spatialité qu'il faut en chercher la raison.

A l'origine, il y eut l'enfance dans ce quartier pauvre de Beyrouth, Salim Massaad, où vivaient les employés du service de nettoyage. L'enfant observe une mère insatisfaite, constamment en colère contre sa vie et ses enfants. Le roman aurait pu se déployer entièrement autour de cette figure maternelle si négative, à l'opposé de la mère traditionnelle. Ni douceur, ni compassion, elle est toutes griffes dehors, une furie qui terrifie son fils par sa laideur et sa voix masculine. Le vain cri de révolte du narrateur – qui s'est marié et a des enfants – ne sert qu'à mimer un arra-

chement impossible, à une famille autant qu'à un milieu. Car, nous dit-il, « *ce n'est ni le sentiment d'être séparé de mon passé ni ma nostalgie envers lui qui m'incitent à pleurer [...] mais bien le regret de n'avoir osé m'en dépouiller et le trahir lorsqu'il en était encore temps* ».

Le déterminisme social fonctionne ici sur un individu qui n'arrive pas à s'y soustraire. Du coup, le délabrement intérieur se projette sur tout ce qui l'environne. La thématique du déchet et des ruines court dans le roman, récurrente – ruines et déchet à Beyrouth, ruines et déchet à Lyon. Ces images peuvent surgir à tout moment, lors de scènes d'amour ou d'une promenade en pleine campagne. Ainsi, la réalité de la France est-elle métamorphosée, contaminée par un regard singulier, celui d'un homme qui semble ne jamais lever les yeux vers un quelconque idéal.

L'autre thème prédominant est celui de la confusion. Après dix-sept années vécues en France, ce héros négatif se demande si ce n'était pas un rêve tant il retrouvait partout le quartier de son enfance. Et aussi confusion entre les femmes « aimées » – mais son mal-être lui permet-il d'aimer ?

En fait, il semble que l'auteur hésite entre le pur roman psychologique où serait illustrée la personnalité si particulière d'un homme à la conscience malheureuse et le roman qui traiterait des problèmes sociaux de la misère et de la frustration sexuelle. Mais peut-être cette ambiguïté témoigne-t-elle des recherches actuelles des romanciers arabes. L'examen de conscience à l'occidentale se transforme en conscience de classe suraiguë ; l'impossibilité de trahir les siens pose question plus que les choix personnels du personnage.

Ainsi un genre est-il adapté à un autre contexte culturel. Par ailleurs, la nouveauté réside dans cette distance prise avec la série des romans arabes qui traitent de l'aventure occidentale. Elle n'est plus quête de l'ailleurs ou d'une liberté ou d'un pouvoir à acquérir. Elle signe plutôt l'échec d'une volonté qui tente de s'évader hors de son identité. Puisque ne reste que le retour sur les mêmes terres de l'enfance, dans les limites indépassables d'un quartier et d'un milieu, on se dit

que la France, dans L'homme que je fus, n'est qu'un prétexte incarnant une différence que le héros est incapable de voir. Même sa femme et ses enfants ne semblent pas véritablement exister pour lui.

Reste qu'à cette question de la difficulté de s'ouvrir à l'Autre, s'ajoute celle de pouvoir communiquer quelque chose de soi à cet autre. A Lyon, le narrateur ne parle pas car ses sentiments de nostalgie lui paraissent intraduisibles : « *Ce sont des mots difficiles à traduire d'une langue à une autre. Ils doivent être légués dans leur langue maternelle, pour qu'ils puissent traverser le temps, se transmettre de génération en génération et laisser une trace dans l'imaginaire.* »

Sans doute, aucune langue, même maternelle, ne peut-elle traduire la part intime des sensations. Les histoires et les romans sont là pour tenter de transmettre quelque chose de cette vision intérieure. Les romans « traduits de » essaient de faire entendre la voix si particulière d'un Autre collectif. Telle est leur gageure.

—S. B. A.